



**HAL**  
open science

## **Introduction. Réécritures de l'Histoire en Europe centrale et orientale après 1989.**

Stanislaw Fiszer, Antoine Nivière

### ► **To cite this version:**

Stanislaw Fiszer, Antoine Nivière. Introduction. Réécritures de l'Histoire en Europe centrale et orientale après 1989.. Réécritures de l'Histoire en Europe centrale et orientale après 1989, PUN-Editions universitaire de Lorraine, 2017, Collection CERCLE, 978-2-8143-0323-2. <hal-03196211>

**HAL Id: hal-03196211**

**<https://hal.science/hal-03196211v1>**

Submitted on 12 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## INTRODUCTION

Stanislaw FISZER et Antoine NIVIÈRE  
*Université de Lorraine*

Le colloque organisé par le Centre de Recherche sur les cultures et littératures européennes (CERCLE) a réuni, les 8 et 9 avril 2016, dans les locaux du Campus Lettres et Sciences humaines à Nancy, une vingtaine d'intervenants français, allemands, hongrois, polonais, russes, tchèques, slovènes. Il avait pour objectif d'étudier les réécritures de l'Histoire en Europe centrale et orientale après 1989 dans l'historiographie, la littérature, la musique.

La réflexion des responsables scientifique de ce programme d'étude et de recherche part de quelques considérations qu'il convient ici tout d'abord de clarifier, ne serait-ce que brièvement. La première, la plus évidente, concerne l'écart qui s'établit entre le présent où l'on appréhende les événements et le passé où ils se sont produits. Cet écart, inévitable et irréductible, implique la mise en question de la prétendue objectivité du récit historique dont l'auteur, armé d'instruments de la science positive, serait à même de reconstruire la façon dont les choses se sont réellement déroulées. Chaque histoire, quelque proche de la vérité qu'elle soit, nécessite une sélection, « opère – d'après Michel de Certeau - un tri entre ce qui peut être compris et ce qui doit être oublié pour obtenir la représentation d'une intelligibilité présente »<sup>1</sup>.

La deuxième considération qui devait servir de fil conducteur de notre colloque, portait sur la réappropriation des événements passés par le présent. Conformément à cette approche, ce n'est plus l'Histoire en tant que telle, mais les fluctuations de son interprète, qui constitueraient le vrai sujet de cette dernière. Car celui qui cherche à expliquer des faits historiques, tout en étant

---

<sup>1</sup> Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, p. 15.

prêt à répondre librement aux questions posées par l'Histoire, est à la fois déterminé par les narrations antécédentes de celle-ci, par son propre vécu, par le contexte social et politique dans lequel il évolue, ainsi que par les attentes de ses lecteurs, réels ou potentiels. Bref, producteur de l'histoire, il est également son produit.

Dès lors, l'Histoire, dans la perspective synchronique, serait une étude des représentations du passé, qui composent l'imaginaire social au sein d'un groupe humain à une époque donnée. Cette définition est une paraphrase de celle proposée par Jean François Sirinelli en 1992<sup>2</sup> et reprise par Jean-Pierre Rioux dans l'introduction de *Pour une histoire culturelle*<sup>3</sup>. Pourtant cette appréhension du passé, proche ou lointain, peut ensuite se développer et s'enrichir de génération en génération pour former, au fil des siècles, une chaîne, théoriquement interminable, de relectures et de réactualisations du passé. Dans l'optique diachronique, l'Histoire suppose donc la relation dialogique, pour ne pas dire dialectique, qui s'instaure entre les événements passés et leurs interprètes aux époques successives. Si l'on considère l'Histoire sous l'angle de ce dialogue plus ou moins continu, mais jamais complètement interrompu, on dépasse ses visions dogmatiques et unilatérales comme celles qui ont marqué la période soviétique en Europe centrale et orientale.

La transformation qu'ont engendrée la chute du « socialisme réel » et la fin du bipolarisme, a créé une attente tout à fait justifiée de révision de l'Histoire. Comme dans toutes les périodes de crise et de remise en ordre, dans celle d'après 1989, on réévalue la vision du monde véhiculée avant cette date symbolique, devenue un marqueur temporel qui fixe les représentations du passé, du présent mais aussi du futur. Ainsi, les schèmes idéologiques et les

---

<sup>2</sup> Jean-François Sirinelli propose la définition suivante de l'histoire culturelle : « L'histoire culturelle est celle qui s'assigne l'étude des formes de représentations du monde au sein d'un groupe humain dont la nature peut varier – nationale ou régionale, sociale ou politique -, et qui en analyse la gestation, l'expression et la transmission », *idem, Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992, volume 2, *Cultures*, p. III.

<sup>3</sup> Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 1997.

falsifications qui avaient pendant longtemps conservé un pouvoir abusif dans la culture commune, disparaissent progressivement.

On constate, d'ailleurs, un changement profond dans les thèmes de la recherche historique, le changement qui, dans certains pays de l'ancien bloc soviétique, commence de facto bien avant la disparition de celui-ci. Dans l'histoire, mais aussi dans la littérature et les arts, on explore des « tâches blanches », c'est-à-dire les sujets passés sous silence ou défigurés à l'époque précédente, on débat du rôle du communisme et de ses avatars, le plus souvent en mettant l'accent sur leurs pires méfaits, on étudie la responsabilité des polices politiques, on réinterprète la Shoah et d'autres génocides, on revisite l'héritage d'émigrations politiques ; mais en même temps, des domaines entiers, auparavant surexploités, tels que l'histoire du mouvement ouvrier ou révolutionnaire, se trouvent de plus en plus marginalisés. L'image de l'économie du marché comme unique possibilité réaliste d'organisation institutionnelle et sociale, efface de nombreuses autres conceptions qui plaçaient au centre de l'attention le conflit social et culturel. C'est l'une des raisons pour lesquelles le clivage entre le discours de droite et de gauche, au moins dans le domaine économique, en vient à s'obscurcir.

L'affranchissement des pays d'Europe centrale de la tutelle soviétique et l'apparition de nouveaux États indépendants à l'Est, comme la Biélorussie ou l'Ukraine, s'accompagnent de la réappropriation nationale de l'Histoire : des récits plus ou moins compatibles entre eux, plus ou moins cohérents et conformes à la « vérité », servent à restaurer une continuité et une identité de ces nations par-dessus la fracture que la révolution avait inscrite, à des degrés différents, dans le destin de chacune d'entre elles.

En ce qui concerne les pays d'Europe centrale, les questions nationales y sont ressenties avec plus d'intensité que partout ailleurs en raison de leur faiblesse et discontinuité étatique dans le passé. C'est pourquoi ils réinventent leur identité à travers des mythes fondateurs dont certains remontent au Moyen

Âge. Parmi ceux-ci, celui du rempart de la chrétienté qui, réactualisé par le messianisme romantique, concerne aussi bien les pays à majorité catholique que ceux à majorité orthodoxe. Mettant en avant les valeurs chrétiennes, on gomme toutefois de la mémoire collective les racines païennes de la civilisation européenne, comme celles de la Grèce et du Rome antiques, ainsi que l'héritage anticlérical, même antireligieux des Lumières. En général, cette réécriture de l'Histoire, dans toute la frange nationaliste de l'historiographie, n'est qu'une répétition des thèses du XIX<sup>e</sup> ou de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

D'autre part, l'intégration progressive des pays d'Europe centrale dans les structures euro-atlantiques et les bouleversements géopolitiques que cette intégration, parfois précipitée, entraîne, font reconsidérer, souvent d'une manière déformée, leurs relations présentes et passées avec la Russie au profit de celles avec les pays occidentaux, dont surtout l'Allemagne et les États-Unis. L'anti-germanisme dirigé contre le soi-disant révisionnisme de l'Allemagne de l'Ouest, cette pierre angulaire de la politique des dirigeants communistes, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, cède la place à l'anti-russisme plus ou moins manipulé au gré des événements et plus ou moins manifeste selon le pays. Sous sa forme extrême, il consiste à refuser à la Russie son identité européenne. Cela dit, malgré la réconciliation avec l'Allemagne, l'image phobique et stéréotypée du Germain est de temps en temps ravivée dans la mémoire collective, à des fins d'actualité politique, comme lors de la construction du gazoduc Nord Stream ou de la récente crise migratoire.

L'un des objectifs de notre colloque était d'observer de façon croisée des usages publics de l'Histoire, consubstantiels à sa réécriture. Certes, ces usages ont toujours existé ; mais, comme nous venons de le suggérer, ils comportent un élément d'instrumentalisation politique, consciente ou inconsciente, dans le contexte qui est celui de l'Europe du Centre-Est à la charnière de deux époques, celle qui est déjà révolue et celle dont les contours restent encore assez flous. Les historiens et les intellectuels qui se trouvent en première ligne dans la lutte

pour une nouvelle vision du monde, ne peuvent pas, d'après François Hartog et Jacques Revel, « prétendre séparer leur production d'un savoir sur le passé des sollicitations et des implications politiques qui les environnent et qui pèsent sur eux »<sup>4</sup>. Autrement dit, comme nous l'avons déjà observé, ils dépendent, bon gré mal gré, des attentes sociales. Celles des sociétés en pleine mutation sont à la fois impatientes et fluctuantes, ce qui complique encore davantage la situation de tous ceux qui cherchent à réécrire l'Histoire, se complique encore davantage.

Ils ont affaire aux journalistes et aux médias qui sollicitent des réponses immédiates à des questions qui exigent une étude approfondie, aux législateurs qui cherchent fébrilement à réformer la loi en effaçant avec zèle les dernières traces de la législation de l'époque antérieure, aux juges qui s'efforcent de contribuer à décommuniser et assainir « moralement » le pays. Pressés de toutes parts, les historiens et les intellectuels sont tentés de reprendre et reprennent souvent à leur compte les nouveaux schémas interprétatifs qui leur sont suggérés par les évidences indiscutables du présent.

Les faits historiques relativement récents ne sont pas les seuls à subir une révision instrumentalisée aux fins d'un usage politique ou de propagande. On simplifie et déforme également de grands pans de passé national. Pour réaffirmer, par exemple, l'appartenance de la Pologne à la civilisation occidentale et promouvoir son intégration dans les structures euro-atlantiques, on allègue ses traditions démocratiques et on célèbre à cet effet les mérites de la démocratie nobiliaire d'antan ; mais on oublie en même temps que cette démocratie, restreinte à la seule noblesse, a relativement vite dégénéré en oligarchie de magnats et que le « sarmatisme », l'idéologie conservatrice et xénophobe de l'ancienne République, l'opposait aux régimes politiques et aux valeurs culturelles aussi bien de la Russie que de l'Occident. On efface aussi de la mémoire collective l'échec du parlementarisme dans la Pologne de l'entre-

---

<sup>4</sup> François Hartog, Jacques Revel, « Note de conjoncture historiographique », in *idem Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001, p. 17.

deux-guerres tout en glorifiant son fossoyeur, le maréchal Józef Piłsudski. Il y a encore d'autres nations centre-européennes qui revendiquent leur passé démocratique, au risque d'amalgamer les formes anciennes et moderne de la démocratie<sup>5</sup>. Ainsi, l'histoire qui devrait être pensée comme un instrument de compréhension, en profondeur, des réalités nationales, se laisse parfois emporter par un sens commun historique dominé par l'actuel.

Ce qui pourrait remédier aux abus d'une relecture hâtive et simplificatrice de l'histoire est sans doute l'exploration de nombreux témoignages mémoriels. Leur multiplication aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles est pourtant de nature à fragmenter la mémoire collective des sociétés en question. À en croire Giovanni Levi, ce n'est plus « une histoire communicable mais une autobiographie, [...] plus le passé de la société, mais une myriade de fragments et d'objets séparés »<sup>6</sup>. Toujours est-il que, quelque morcelée qu'elle soit, cette mémoire individualisée qui traduit la tentative de réappropriation de l'Histoire « par le bas », permet parfois de mieux comprendre sa complexité et ses apories que ne le font ses grandes synthèses dont les auteurs risquent de l'enfermer dans un carcan des catégories conceptuelles trop rigides, de l'immobiliser, ou, carrément, proclamer sa fin, à la façon de Francis Fukuyama<sup>7</sup>.

Lors de notre colloque ont été étudiés non seulement des sources et des ouvrages historiques à proprement parler, mais encore d'autres moyens de production et de transmission des narrations sur l'histoire de l'Europe centrale et orientale. On s'est donc penché sur la littérature, le cinéma, les arts plastiques, la

---

<sup>5</sup> Dans les années 80 et 90, le discours dissident tchèque met l'accent sur le passé hussite, censé incarner les idées démocratiques, pour l'adapter aux besoins du moment. Citons, comme exemple de ce discours, les propos de Václav Havel qui, élu président de la République tchèque et slovaque, évoque à la fois la tradition hussite et masarykienne : « Notre premier président a dit : Jésus et non César. Il a rejoint ainsi Komenský et Chelčický [...] Masaryk faisait reposer la politique sur la morale. Essayons aujourd'hui, d'une manière nouvelle, de réhabiliter cette conception de la politique ». Ces propos font écho à ceux de T. G. Masaryk qui, devenu président de la République tchécoslovaque, en 1918, affirme : « [Hus et les Taborites] nous ont montré où va notre nation dans l'histoire : vers la fraternité et vers l'humanité. Je crois que le nom de Tchéque sera ainsi compris : "Un Tchéque, c'est un homme, un démocrate exemplaire" ».

<sup>6</sup> Giovanni Levi, « Le passé lointain. Sur l'usage politique e l'histoire », François Hartog et Jacques Revel, *Les usages politiques du passé*, op. cit., p. 32.

<sup>7</sup> Francis Fukuyama, *La fin de l'Histoire et le dernier homme*, traduit de l'anglais par Denis-Armand Canal, Flammarion, 2005.

musique. Bien évidemment, les œuvres artistiques et littéraires se distinguent nettement des manuels d'histoire. Celles-ci ne peuvent et ne veulent pas ambitionner la scientificité de ceux-là. Ce qui les distingue de ces derniers est un langage bien spécifique dont la fonction principale consiste à exprimer librement l'attitude de l'écrivain ou de l'artiste à l'égard du monde. Marquées par l'individualité créatrice, la littérature et l'art peuvent néanmoins être considérés comme des « moments » cristallisant les questions que la société se pose et les réponses qu'elle tente d'y apporter. De plus, grâce au caractère essentiellement libertaire de la culture, les écrivains et les artistes sont souvent plus à même que les autres, de manifester ouvertement leur refus de se soumettre aux injonctions des manipulateurs de l'Histoire.

Tout comme les mémoires individuelles, les mémoires collectives diffèrent les unes des autres en raison du vécu différent de chaque société. La remémoration et la réinterprétation de faits, apparemment semblables, par deux communautés nationales distinctes varient d'un pays à l'autre. Ainsi, la relecture du communisme ou de la Deuxième Guerre mondiale n'est pas et, probablement, ne sera jamais pareille en Russie et dans les pays d'Europe centrale.

En ce qui concerne les individus au sein d'une même nation ou d'un même pays, les différences d'appréciation du passé peuvent conduire à la multiplication d'histoires particulières qui mobilisent souvent les mêmes ressources à des fins contraires sans pour autant compromettre la cohésion nationale aussi longtemps que le sentiment d'appartenance à une communauté, par-delà toutes les controverses, est assez fort pour la maintenir. Ce n'est donc pas dans cette pluralité de points de vue et d'opinions sur le passé qu'on doit chercher les racines du mal qui commence à ronger les sociétés européennes.

Car il est clair que l'Union européenne est aujourd'hui en pleine crise institutionnelle, politique et économique ; mais la crise serait aussi d'une autre nature, beaucoup plus insidieuse. On peut qualifier cette crise d'axiologique et

de mémorielle. Elle consiste soit dans la dévaluation du passé au nom de la soi-disant modernité, soit dans sa surévaluation nationaliste. Car malgré un travail important sur le rapprochement des cultures et la construction d'une mémoire européenne distincte, celle-ci remplace difficilement les liens ethniques. Certains expliquent cet échec relatif par le fait qu'elle ne comporte pas de dimension émotionnelle. Quoi qu'il en soit, « les différences ethniques, religieuses, nationales réagissent en désordre à l'imposition de modèles uniformes qui, en ignorant les particularités, contribuent à les renforcer »<sup>8</sup>. En 2007, Bronisław Geremek, dont l'Institut d'histoire culturelle au château de Lunéville porte le nom, a dit d'une manière prémonitoire : « L'Europe qui se veut "unie dans la diversité" doit affronter des déchirements entre le national et l'Européen »<sup>9</sup>. Cette remarque concerne aussi, toutes proportions gardées, la Fédération de Russie qui doit résoudre ses problèmes identitaires en tant qu'État multiethnique et multiculturel, à la fois européen et asiatique.

Finalement, les réécritures de l'Histoire se font en Europe centrale et orientale dans le contexte de fortes tensions entre le cadre national et supranational. Ces tensions se trouvent exacerbées par la globalisation, perçue comme un danger de déracinement et de perte de repères traditionnels. On les recherche donc dans un passé national nettement idéalisé. Certes, les interrogations sur ce dernier ne sont pas une singularité de « petites nations » d'Europe centrale, mais, comme le remarque Bernard Michel, « elles y sont ressenties avec plus d'angoisse »<sup>10</sup>. Pourtant, le repli identitaire et ses dérives nationalistes menacent non seulement des États européens isolés, mais encore toute l'Union européenne. Pendant longtemps la peur de l'Union soviétique et du communisme jouait le rôle de ciment dans la construction européenne. Aujourd'hui, dans le monde hanté par le spectre d'une nouvelle « guerre

---

<sup>8</sup> Giovanni Levi, « Le passé lointain. Sur l'usage politique de l'histoire », in François Hartog, Jacques Revel, *Les usages politiques du passé*, op. cit., p. 31.

<sup>9</sup> Bronisław Geremek, « L'Europe en crise ? », in Bronisław Geremek, Robert Picht, *Visions d'Europe* (dir.), Paris, Odile Jacob, p. 18.

<sup>10</sup> Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, p. 65.

froide », nous observons, dans une partie de l'Union européenne, une tentative visant à assigner ce rôle à la peur de la Russie et, réciproquement, nous constatons que le pouvoir en Russie cherche à consolider l'État par la peur de l'Occident qui menacerait l'identité et les valeurs proprement russes. À cet effet on réactualise de part et d'autre les pires souvenirs de leurs relations passées et récentes. Pourtant, la réinterprétation de l'Histoire faite dans l'esprit de la continuité conflictuelle fait oublier que les relations entre tous les peuples européens sont riches aussi bien en conflits qu'en collaborations.

Pour éviter la surenchère de menaces et d'angoisses réciproques, laquelle ne peut qu'aggraver, au détriment de tous, les relations entre l'Union européenne et de la Fédération de Russie, il serait sans doute préférable de recourir au dialogue entre ces deux grandes entités politiques de l'Europe et à l'intérieur de ces dernières. Le dialogue des mémoires pourrait constituer une partie importante de cet échange dans lequel il ne s'agirait pas de faire disparaître les divergences d'appréciation du passé. Au contraire, sa réécriture dans la perspective dialogique, au sens bakhtinien du terme<sup>11</sup>, serait polyphonique et comporterait une pluralité des visions de l'Histoire sans qu'aucune d'entre elles ne cherche à monopoliser la vérité. Cette multiplicité des points de vue ne peut que relativiser nos certitudes acquises ou inculquées dans notre propre communauté ethnique ou étatique, ce qui implique un certain dépassement de la mémoire nationale : il faudrait donc en construire une nouvelle, qui fasse place à l'Autre et qui, de génération en génération, s'enrichisse de nouvelles possibilités d'interprétation et de nouveaux sens.

Si, pour des raisons politiques, le dialogue en question reste encore entravé, il s'est librement fait lors du colloque. Son fruit, les vingt articles rassemblés dans ce recueil, se trouve divisé en trois parties : la première porte

---

<sup>11</sup> Dans son ouvrage *La Poétique de Dostoïevski*, Mikhaïl Bakhtine oppose le roman monologique au roman polyphonique. Dans le premier, c'est le narrateur qui, à l'instar de Dieu, organise l'univers romanesque, donne raison ou tort à ses personnages et réduit leurs idées au dénominateur commun. En revanche, dans le roman polyphonique, il y a une pluralité des voix et des visions du monde, inséparables des personnages qui les portent, sans qu'aucune d'entre elles domine les autres.

sur les réécritures de l'Histoire vues à travers le prisme de l'historiographie ; la deuxième traite de la littérature, en particulier du genre romanesque ; la troisième aborde les domaines de la musique, de la chanson et de la poésie. Dans chaque partie, les articles sont disposés selon les critères géopolitiques (Europe centrale, Fédération de Russie) et chronologiques.